

**La rhétorique du discours public**  
**Objet d'étude : la question de l'homme**

**Corpus**

Texte A : Salman Rushdie, Discours pour la cérémonie de remise des diplômes à Bard collège, New York.  
(Mai 1996) Essais  
Texte B : André Malraux, Commémoration de la mort de Jeanne d'Arc, 31 mai 1964. Orléans.

**Texte A : Salman Rushdie, Discours pour la cérémonie de remise des diplômes à Bard collège, New York. (Mai 1996) Essais -**

*Diplômé de l'université de Cambridge en 1968, Salman Rushdie raconte cette mémorable remise de prix au cours de la cérémonie de remise des diplômes à Bard College, New York*

(...)

L'affaire commence quelques jours avant la cérémonie de remise des diplômes, quand un malin anonyme a eu un soir l'idée, en mon absence, de redécorer ma chambre en jetant un seau de ladite sauce à l'oignon sur les murs et les meubles, sans oublier mon tourne-disque et mes vêtements. Dans la tradition séculaire d'équité et de justice dont s'enorgueillit l'université de Cambridge, l'administration m'a immédiatement jugé seul responsable du gâchis et, ignorant toutes mes protestations d'innocence, m'a signifié que si je ne payais pas les dégâts avant la cérémonie je n'obtiendrais pas mon diplôme. (...) |

J'ai payé, je dois le confesser, et ai donc été déclaré digne de recevoir ma peau d'âne. (...) après toutes ces vicissitudes, lorsque mon tour est arrivé, on m'a requis de tenir un représentant de l'université par le petit doigt et de le suivre lentement jusqu'au trône imposant sur lequel était assis le vice-chancelier. Comme on me l'ordonnait, je me suis agenouillé à ses pieds, j'ai tendu les mains, jointes en un geste de supplication, et l'ai imploré en latin de me remettre le diplôme, pour lequel, ne pouvais-je m'empêcher de penser, j'avais travaillé extrêmement dur pendant trois ans, au prix de frais considérables pour ma famille. Je me rappelle qu'on m'avait recommandé de lever les mains le plus haut possible au-dessus de ma tête, au cas où le vieillard qu'était le vice-chancelier, en se penchant pour les serrer, dégringolerait de son grand fauteuil et me tomberait dessus.

J'ai fait ce qu'on me demandait ; le vieux monsieur n'est pas tombé ; et en latin lui aussi, m'a finalement admis au grade de bachelier *ès arts*.

**Commentaire [MD1]:**



**Commentaire [MD2]:** C'est ce qu'on appelle un « exemplum », une anecdote à partir de laquelle on va tirer une leçon de sa gesse ou de morale.

Rétrospectivement, je suis quelque peu accablé par ma passivité, même si je vois mal ce que j'aurais pu faire d'autre. Sans doute aurais-je pu ne pas payer, ne pas changer de chaussures, ne pas m'agenouiller pour supplier qu'on m'accordât mon B.A. Mais j'ai préféré capituler et obtenir le diplôme. Je suis devenu moins conciliant. Je suis parvenu depuis à la conclusion, que je vous confie maintenant, que j'ai eu tort de céder, tort d'accepter un compromis avec l'injustice, si persuasives qu'en soient les **raisons**.

Aujourd'hui encore, l'injustice fait surgir en moi le souvenir de la sauce. L'injustice est pour moi un liquide bun, grumeleux, figé, à l'odeur piquante, lacrymogène, d'oignon. **L'iniquité**, c'est regagner sa chambre en courant à toute vitesse, à la dernière minute, pour changer ses souliers marrons interdits. C'est être forcé de mendier, à genoux, dans une langue morte, ce qui vous appartient de droit.

Voici donc ce que j'ai appris le jour où l'on m'a remis mon diplôme ; voici la leçon que j'ai tirée des paraboles du **Jeteur de sauce inconnu, de la Chaussure interdite, et du Vice-chancelier chancelant sur son Trône**, **et** que je vous transmets aujourd'hui : premièrement, si, au cours de votre vie, on vous accuse un jour de ce qu'on pourrait appeler **Usage de Sauce Aggravé** – et on le fera, ça vous arrivera -, et que vous soyez innocents d'avoir fait usage de sauce, n'avalez pas la couleuvre. Deuxièmement : ceux qui vous rejettent parce que vous ne portez pas les chaussures idoines ne méritent pas que vous recherchiez leur approbation.

Et troisièmement : **ne vous agenouillez devant personne. Défendez vos droits debout**. J'aime à croire que l'université de Cambridge, où j'ai été si heureux pendant trois merveilleuses années et dont j'ai tant reçu (...) avec son sens britannique de l'ironie finement développé, souhaitait précisément que je tire ces précieuses leçons des événements de cette étrange journée. **I** (...)

Dans les années à venir vous allez vous retrouver face à toutes sortes de dieux, grands et petits, corporatifs et incorporels, exigeant tous adoration et obéissance – les innombrables divinités de l'argent et du pouvoir, de la convention et de la coutume, qui chercheront à limiter et à contrôler vos pensées et vos vies. **Bravez-les, c'est le conseil que je vous donne. Narguez-les, faites-leur la nique**. Car, nous dit le mythe, c'est en défiant les dieux que les humains expriment le mieux leur humanité. **I**

Les Grecs content d'innombrables histoires de querelles entre les dieux et nous. Arachné, grande artiste du métier à tisser, oppose ses talents de tisseuse et de brodeuse à ceux de la déesse de la sagesse en personne, Pallas Athéna, et, impudemment, choisit de n'illustrer que des scènes qui révèlent les fautes et les faiblesses des dieux – l'enlèvement d'Europe, Léda et le Cygne. A cause de cela, à cause de l'irrévérence et non de son moindre talent, à cause de ce que nous appellerions aujourd'hui *art et culot* – la déesse métamorphose sa rivale mortelle en araignée. **I**

La reine Niobé de Thèbes demande à son peuple de ne pas adorer Léto, mère d'Artémis et d'Apollon : « Quelle folie est-ce donc ? Préférer des êtres que vous n'avez jamais vus à ceux qui se tiennent devant vos yeux ! » Pour cette attitude, que nous qualifierions aujourd'hui **d'humanisme**, les dieux massacrent ses enfants et son mari, et la transforment en rocher, chagrin pétrifié d'où coule une source intarissable de larmes.

**Commentaire [MD3]:** Ton de la confiance comme pour une confession

**Commentaire [MD4]:** Notez comment il élève la sauce à l'oignon au statut de symbole. Dans ces quelques phrases la critique est la plus véhémente. La dernière phrase du paragraphe en particulier constitue une dénonciation très violente de ce protocole, tout à fait inepte nous sommes d'accord.

**Commentaire [MD5]:** Notez avec quelle habileté, S.R. transforme ces anecdotes triviales en paraboles au titre énigmatique digne des contes des mille et une nuits dont il est passé maître dans l'art de les imaginer.

**Commentaire [MD6]:** Premier moment de « harangue »

**Commentaire [MD7]:**  
C'est habile, car après avoir critiqué très vivement les pratiques de cette université il reconnaît ce qu'il lui doit. Chacun est juge de décider des intentions pédagogiques profondes de cette université.

**Commentaire [MD8]:** Deuxième moment d'injonction.

**Commentaire [MD9]:** Ici, vous avez une première « sagesse » exprimée sous forme d'une injonction enveloppée sous la forme du conseil. Le ton change, et c'est l'impératif qui a une valeur de commandement.

**Commentaire [MD10]:**  
Voici l'histoire telle qu'Ovide la raconte. La Lydienne Arachné était une tisserande qui se vantait de surpasser la déesse Pallas avec ses talents. Elle n'était pas connue par sa patrie ou ses aïeux, mais par son travail. Les gens, éblouis par son magnifique travail, la pensaient élève de Pallas, mais refusant d'être l'élève d'une immortelle, elle défia la déesse. La déesse, irritée, se déguisa en une vieille femme et essaya de convaincre Arachné d'être son élève. Après la réponse insolente de Arachné, Pallas se montra et le concours commença. La déesse représenta sur son œuvre le désaccord qu'elle a eu avec Neptune et autour, douze dieux qui regardent la scène ainsi que quatre métamorphoses par lesquelles certains dieux ont puni leurs rivaux. Arachné tissa Zeus et ses amantes avec à côté plusieurs divinités se métamorphosant pour séduire les humains dont ils tombaient amoureux.

Pallas ne trouvant rien à reprocher à l'œuvre d'Arachné, déchira la toile de celle-ci et la frappa de sa navette. Arachné, désespérée par l'acte de la déesse, se pendit. Mais la déesse, émue lui rendit la vie ...

**Commentaire [MD11]:** Il s'agit plutôt d'impiété. Mais on conçoit que Salman Rushdie, hostile à l'islam mais aussi à la religion en général ait en haine l'expression de la religiosité sous toutes ses formes.

Le Titan Prométhée vole le feu aux dieux pour le donner à l'humanité. Pour cela – nous dirions aujourd'hui le désir de progrès, la volonté d'améliorer nos capacités scientifiques et techniques, - il est enchaîné à un pilier, tandis qu'un grand oiseau lui ronge éternellement le foie, lequel se régénère à mesure qu'il est dévoré. L'intéressant, c'est que les dieux ne sortent pas du tout grandis de ces histoires. Si Arachné à l'orgueil excessif de vouloir rivaliser avec une déesse, ce n'est que fierté d'artiste, mêlée de bravade juvénile, tandis qu'Athéna, qui pourrait se permettre de se montrer indulgente, n'est que vindicative. La légende accroît l'aura d'Arachné et réduit celle d'Athéna ; Arachné en retire une certaine immortalité. Et Prométhée torturé, bien sûr, Prométhée, qui nous a donné le feu, est le plus grand de tous ces héros.

(...)

Ce sont les hommes et les femmes qui ont fait le monde, et cela malgré les dieux. La leçon des mythes n'est pas celle que les dieux auraient aimé nous donner – « Tiens-toi tranquille et reste à ta place »- mais exactement le contraire : nous devons être guidés par notre nature. Sans doute celle-ci peut être mauvaise : arrogante, vénale, corrompue ou égoïste ; mais sous ses meilleurs aspects, nous – c'est-à-dire *vous* – pouvons être et serons joyeux, aventureux, effrontés, créateurs, curieux, exigeants, combattifs, aimants et intraitables.

**Ne courbez pas la tête. Ne restez pas à votre place. Bravez les dieux.** Vous serez étonnés de voir combien se révéleront avoir des pieds d'argile. Et **laissez-vous guider si possible, par votre meilleure nature.** Très bonne chance et mes chaleureuses félicitations à tous.

### Questions d'oral

Quelle vision de l'homme se dégage de ce texte ?

Quels sont ces dieux grands et petits dont il est question au paragraphe 6 et qu'il s'agit de braver ?

Quel usage l'auteur fait-il de la mythologie grecque ?

### Dissertation

Suffit-il de braver les dieux pour être un humaniste ?

**Commentaire [MD12]:** Sans doute mais sous une forme animale...

**Commentaire [MD13]:**

RUBENS Arachné



**Commentaire [MD14]:** Troisième insertion d'une vague d'injonction (modalité négative). La dernière injonction est une assertion.

**Texte B : André Malraux, Commémoration de la mort de Jeanne d'Arc, 31 mai 1964. Orléans.**

Voir sur le site— histoire et mémoire – récit et histoire (Lettres – la question de l'homme)

Voir site littéraire André Malraux, qui détaille les deux discours de Malraux. <http://malraux.org/>



photographie de Roger Pic (1974). Paris, BNF.

**AU NOM DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.**

Orléans, daté Rouen, 31 mai 1964

Vous avez bien voulu, Monsieur le Maire, me demander d'assumer ce que le plus grand poète de votre ville, qui fut aussi l'un des plus grands poètes du monde, appelait «un triste et fier honneur», celui de reprendre ce que j'ai dit, il y a quelques années à Orléans, de Jeanne d'Arc victorieuse, et de rendre hommage, en ce lieu illustre par le malheur, à Jeanne d'Arc vaincue – à la seule figure de notre histoire, sur laquelle se soit faite l'unanimité du respect. **La résurrection de sa légende est antérieure à celle de sa personne, mais aventure unique !** [La tardive découverte de sa personne n'affaiblit pas sa légende, elle lui donne son suprême éclat. Pour la France et pour le monde, la petite sœur de saint Georges devint Jeanne vivante par les textes du procès de condamnation et du procès de réhabilitation : par les réponses qu'elle fit ici, par le rougeolement sanglant du bûcher. Nous savons aujourd'hui qu'à Chinon, à Orléans, à Reims, à la guerre, et même ici, sauf pendant une seule et atroce journée, elle est une âme invulnérable. Ce qui vient d'abord de ce qu'elle ne se tient que pour la mandataire de ses voix : «Sans la grâce de Dieu, je ne saurais que faire». On connaît la sublime cantilène de ses témoignages de Rouen : «La première fois, j'eus grand-peur. La voix vient à midi ; c'était l'été, au fond du jardin de mon père... Après l'avoir entendue trois fois, je compris que c'était la voix d'un ange... Elle était belle, douce et humble ; et elle me racontait la grande pitié qui était au royaume de France... Je dis que j'étais une pauvre fille qui ne savait ni aller à cheval ni faire la guerre... Mais la voix disait : “Va, fille de Dieu”...”

(...)



**Commentaire [MD15]:** C'est l'idée sur laquelle Malraux va construire son discours, et qui fonde la distinction entre l'histoire, qui implique le personnage réel, et la légende (qui est aussi une « hagiographie »).

Cette fille de dix-sept ans, comment la comprendrions-nous si nous n'entendions pas, sous sa merveilleuse simplicité, l'accent incorruptible avec lequel les Prophètes tendaient vers les rois d'Orient leurs mains menaçantes, et leurs mains consolantes vers la grande pitié du royaume d'Israël ? (...) Lorsqu'on l'interroge sur sa soumission à l'Eglise militante, elle répond troublée, mais non hésitante : « Oui, mais Dieu premier servi ! » Nulle phrase ne la peint davantage. En face du dauphin, des prélats ou des hommes d'armes, elle écarte le secondaire, combat pour l'essentiel : depuis que le monde est monde, **tel est le génie de l'action**. **Et** sans doute lui doit-elle ses succès militaires.

(...)

Dans ce monde où Ysabeau de Bavière avait signé à Troyes la mort de la France en notant seulement dans son journal l'achat d'une nouvelle **volière**, dans ce monde où le dauphin doutait d'être dauphin, la France d'être la France, l'armée d'être une armée, elle refit l'armée, le roi, la France. Il n'y avait plus rien : soudain, il y eut l'espoir – et par elle, les premières victoires qui rétabliront l'armée. Puis – par elle, contre presque tous les chefs militaires – le sacre, qui rétablit le roi. Parce que le sacre était pour elle la résurrection de la France et qu'elle portait la France en elle de la même façon qu'elle portait sa foi. Après le sacre, elle est écartée, et commande la série de vains combats qui la mèneraient à Compiègne pour rien, si ce n'était pour devenir la première martyre de la France. Nous connaissons tous son supplice. Mais les mêmes textes qui peu à peu dégagent de la légende son image véritable, son rêve, ses pleurs, l'efficace et fraternelle autorité qu'elle partage avec les fondatrices d'ordres religieux, ces mêmes textes dégagent aussi, de son supplice, deux des moments les plus pathétiques de l'histoire de la douleur. Le premier est la signature de l'acte d'abjuration – qui reste mystérieux. La comparaison du court texte français avec le très long texte latin qu'on lui faisait signer proclamait l'imposture. Elle signe d'une sorte de rond, bien qu'elle ait appris à signer Jeanne. « Signez d'une croix. »

Or, il avait été convenu entre elle et les chefs de guerre du dauphin que tous les textes de mensonges, tous les textes imposés, seraient marqués d'une croix. Alors, devant cet ordre qui semblait dicté par Dieu même pour sauver sa mémoire, elle traça la croix de jadis, en éclatant d'un rire insensé... Le second moment est sans doute celui de sa plus affreuse épreuve. Si, tout au long du procès, elle s'en remit à Dieu, elle semble avoir eu, à maintes reprises, la certitude qu'elle serait délivrée. Et peut-être, à la dernière minute, espéra-t-elle qu'elle le serait sur le bûcher. Car la victoire du feu pouvait être la preuve qu'elle avait été trompée. Elle attendait, un crucifix fait de deux bouts de bois par un soldat anglais posé sur sa poitrine, le crucifix de l'église voisine élevé en face de son visage au-dessus des premières fumées. (Car nul n'avait osé refuser la croix à cette hérétique et à cette relapse...) Et la première flamme vint, et avec elle le cri atroce qui allait faire écho, dans tous les cœurs chrétiens, au cri de la Vierge lorsqu'elle vit monter la croix du Christ sur le ciel livide.

Alors, depuis ce qui avait été la forêt de Brocéliande jusqu'aux cimetières de Terre Sainte, la vieille chevalerie morte se leva dans ses tombes. Dans le silence de la nuit funèbre, écartant les mains jointes de leurs gisants de pierre, les peux de la Table Ronde et les compagnons de Saint Louis, les premiers combattants tombés à la prise de Jérusalem, et les derniers fidèles du petit Roi Lépreux, toutes l'assemblée

**Commentaire [MD16]:** Et Malraux a été un homme d'action

**Commentaire [MD17]:** Le traité de Troyes est un traité signé en 1420 à Troyes entre Henri V d'Angleterre et Charles VI de France, qui prévoyait que ce dernier, après sa mort, passerait sa couronne au premier, puisqu'il était devenu son gendre. Il marque l'apogée de la suprématie du royaume d'Angleterre, qui possédait à l'époque la Guyenne et la Normandie, au cours de ce qui fut appelée la guerre de Cent Ans, laquelle fut finalement remportée par le royaume de France.



des rêves de la chrétienté regardait, de ses yeux d'ombre, monter les flammes qui allaient traverser les siècles, vers cette forme enfin immobile, qui était devenue le corps brûlé de la chevalerie.

Mais il était plus facile de la brûler que de l'arracher de l'âme de la France. Au temps où le roi l'abandonnait, les villes qu'elle avait délivrées faisaient des processions pour sa délivrance. Puis le royaume, peu à peu, se rétablit. Rouen fut enfin reprise. Charles VII, qui ne se souciait pas d'avoir été sacré grâce à une sorcière, ordonna le procès de réhabilitation. A Notre-Dame de Paris, la mère de Jeanne, petite forme de deuil terrifiée dans l'immense nef, vient présenter le rescrit par lequel le pape autorise la révision. Autour d'elle, ceux de Domrémy qui ont pu venir, et ceux de Vaucouleurs, de Chinon, d'Orléans, de Reims, de Compiègne... Tout le passé revient avec cette voix que le chroniqueur appelle «une lugubre plainte» : « Bien que ma fille n'ait pensée, ni ourdi, ni rien fait qui ne fût selon la foi, des gens qui lui voulaient du mal lui imputèrent mensongèrement nombre de crimes. Ils la condamnèrent iniquement **et...**» La voix désespérée se brise. Alors, Paris qui ne se souvient plus d'avoir jamais été bourguignonne, Paris, redevenue soudain la ville de Saint Louis, pleure avec ceux de Domrémy et de Vaucouleurs, et le rappel du bûcher se perd dans l'immense rumeur de sanglots qui monte au-dessus de la pauvre forme noire. L'enquête **commence**.

(...) pour tous les témoins, elle est la patronne du temps où les hommes auront vécu selon leurs rêves et selon leur cœur, et depuis le duc jusqu'au confesseur et la l'écuyer, tous parlent d'elle comme les Rois Mages, rentrés dans leurs royaumes, avaient parlé d'une étoile disparue... De ces centaines de survivants interrogés, depuis Hauviette de Domrémy jusqu'à Dunois, se lève une présence familière et pourtant unique, joie et courage, Notre-Dame la France avec son clocher tout bruissant des oiseaux du surnaturel. Et lorsque le XIXe siècle retrouvera ce nostalgique reportage du temps disparu, commencera, des années avant la béatification, la surprenante aventure : bien qu'elle symbolise la patrie, Jeanne d'Arc, en devenant vivante, accède à l'universalité. Pour les protestants, elle est la plus célèbre figure de notre histoire avec Napoléon ; pour les catholiques, elle sera la plus célèbre sainte française.

(...)

Le monde reconnaît la France lorsqu'elle redevient pour tous les hommes une figure secourable, et c'est pourquoi il ne perd jamais toute confiance en elle. Mais dans la solitude des hauts-plateaux brésiliens, Jeanne d'Arc apportait à la République de Fleurus une personne à défaut de visage, et la mystérieuse lumière du sacrifice, plus éclatante encore lorsqu'elle est celle de la bravoure. Ce corps rétracté devant les flammes avait affreusement choisi les flammes ; et pour le brûler, le bûcher dut aussi brûler ses blessures. Et depuis que la terre est battue de la marée sans fin de la vie et de la mort, pour tous ceux qui savent qu'ils doivent mourir, seul le sacrifice est l'égal de la mort. «Comment vous parlaient vos voix ?», lui avait-on demandé quand elle était vivante. «Elles me disaient : “Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur...” » Ce pauvre cœur qui avait battu pour la France comme jamais cœur ne battit, on le retrouva dans les cendres, que le bourreau ne put ou n'osa ranimer. Et l'on décida de le jeter à la Seine, «afin que nul n'en fit des reliques». Elle avait passionnément demandé le cimetière **chrétien**.

**Commentaire [MD18]:**

L'idée de Malraux qui consiste à distinguer le temps de la légende de Jeanne précédant la découverte ou redécouverte de sa personne est très malin. Car le problème de la légende implique celui de la réalité des faits historiques. Ils ne peuvent être niés. Le problème de sa personne implique la question de ce qui l'a poussée et guidée : autrement dit des « voix ». Et donc du surnaturel. Mot que Malraux n'emploie jamais (même dans les passages que je n'ai pas intégrés). Mais il intègre par ailleurs dans son « récit » les témoignages, dont celui de la mère de Jeanne (ce qui soutient sa « rhétorique de l'émotion »).

**Commentaire [MD19]:** Notez le passage au présent lorsque Malraux fait intervenir la mère de Jeanne autrement dit lorsque le style passe du narratif à une tonalité plus dramatico-pathétique. On passe de la page d'histoire (imparfait/passé simple) à la page lyrique où il s'agit de célébrer en même temps que Jeanne d'Arc, la France (éternelle comme disait Charles de Gaulle dont Malraux fut le ministre de la culture)

**Commentaire [MD20]:** Retour aux temps du récit, c'est-à-dire à l'histoire.

Alors naquit la légende. Le cœur descend le fleuve. Voici le soir. Sur la mer, les saints et les fées de l'arbres-aux-fées de Domrémy l'attendent. Et à l'aube, toutes les fleurs marines remontent la Seine, dont les berges se couvrent de chardons bleus étoilés par les lys... La légende n'est pas si fausse. Ce ne sont pas les fleurs marines que ces cendres ont ramenées vers nous, c'est l'image la plus pure et la plus émouvante de France. Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants, peu importent tes vingt mille statues, sans compter celles des églises : à tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu. Une fois de plus, les fleurs des siècles vont descendre... Au nom de tous ceux qui sont ou qui seront ici, qu'elles te saluent sur la mer, toi qui as donné la seule figure de victoire qui soit une figure de pitié !

## QUESTIONS GÉNÉRALES

Repérez dans le texte les étapes de l'histoire de Jeanne

Repérez les moments oratoires et leur alternance avec les moments où Malraux raconte l'histoire.

Repérez la prosopopée et l'éloquence des dernières lignes.

Repérez par quels procédés Malraux exalte à la fois la France, la sainte et le personnage historique.

La personne et la légende : deux moments différents. Comment cette distinction organise-t-elle le discours ?

## QUESTION DE LECTURE

Qu'y a-t-il de commun entre ces deux textes ?

Chacun des deux orateurs parle dans un cadre contraint. Salman Rushdie s'adresse à des étudiants, il est invité, mais il ne représente que lui-même. Malraux quant à lui, parle au nom du gouvernement qu'il représente. Sa parole est plus contrainte. Mais on sent une authentique adhésion à cette histoire de Jeanne d'Arc qu'il raconte jusqu'à l'apothéose finale.

Il n'y a rien de commun en réalité. Malraux fait une commémoration, ce qui constitue un acte solennel et officiel. Rushdie a une intention, à travers une anecdote personnelle, il invite à la liberté et au refus de ce qu'il tient pour l'iniquité. Malraux appelle à « louer », à vénérer une icône nationale. Rushdie mène au fond un règlement de compte personnel. La rhétorique est aux antipodes.

Mais ce qu'ils ont de commun, c'est la question de la mémoire et de la culture. Rushdie exploite la culture grecque qu'il a reçue, Malraux tous les éléments du dossier « Jeanne ». Tous deux veulent toucher l'auditoire, l'un exalte, l'autre non. Mais ils ont une intention : convaincre dans un cas, émouvoir dans l'autre. Dans les deux cas, il y a une extraordinaire maîtrise de l'art de conter et d'exploiter du matériel lié à la mémoire (individuelle ou collective)

**Commentaire [MD21]:** Malraux est à la fois un conteur et un orateur, un tribun. Il alterne l'art du récit et l'art oratoire avec, il faut en convenir, une remarquable virtuosité.

**Commentaire [MD22]:**



**Commentaire [MD23]:** Il faut travailler avec les figures d'emphase. Malraux a ce qu'on peut appeler une certaine « grandiloquence ». Mais elle fait mouche. Rushdie exploite la figure majeure de l'ironie et de l'humour. Son objectif est aussi de dénoncer l'iniquité et d'inviter la jeunesse à « braver les dieux », autrement dit à braver le conformisme ambiant, à ne pas se soumettre.

## **CONSTRUIRE UNE SEQUENCE « LA QUESTION DE L'HOMME »**

Objet d'étude « technique » : l'éloge (texte de Malraux) – la « parabole » (Salman Rushdie)

Problématique : la transmission...

Des plus anciens aux plus jeunes (Texte A), Transmission culturelle : l'histoire et ses « grands hommes ».

### **Corpus complémentaire**

Voir les trois textes proposés sur le site (Lettres – Question de l'homme – mémoire et histoire).

Complétez éventuellement avec quelques textes sur la question des rapports entre le mythe et l'histoire.

Trouvez un troisième discours du type de l'éloge sur le thème de la transmission.

### **Textes complémentaires – poésie**

Patrice de la Tour du Pin, *Les enfants de septembre*

*(Tous les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid).*

## **REFLEXIONS PROPOSEES (ENTRE LITTERATURE ET PHILOSOPHIE)**

La parole publique requiert-elle des modalités particulières ?

L'art du tribun est-il compatible avec l'art du conteur ?

L'histoire implique-t-elle une radicale objectivité ?